

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 44

Artikel: Dans les glaces
Autor: Talloires
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

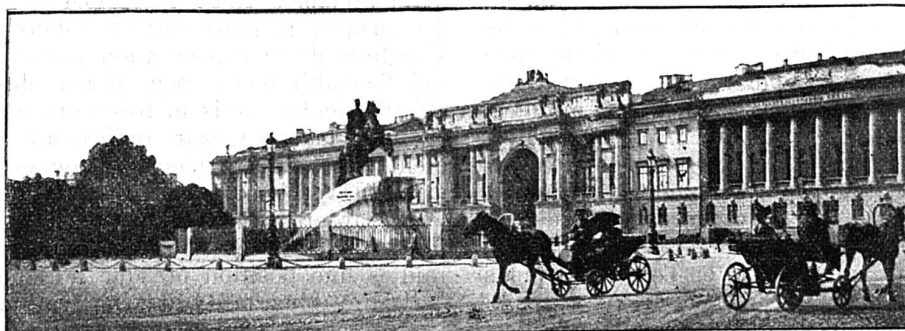
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Sénat.

Il s'agit ici du Sénat russe. Ce fut Pierre-le-Grand qui le fonda. Les architectes qu'il consulta n'eurent pas d'originalité. Il fallait faire vite et grand; il y avait de la place et de l'argent. Ils ne se sont pas donné la peine de doter la nouvelle capitale d'édifices dont l'architecture eût un cachet national. Loin de là. Ils ont emprunté à tous les styles, sauf au style russe, et ils sont allés chercher leurs modèles vers les pays méridionaux. Les colonnades grecques, les grands portails et les larges frontons sont dépayés sous la pâle lumière du soleil de la Néva.

La porte monumentale ressemble à celle du palais impérial à Berlin, et les colonnades rappellent les grands musées de Berlin et de Vienne, de telle sorte que le Sénat russe est un résumé architectural.

Sur la place, en face de l'édifice, se dresse la statue équestre de Pierre-le-Grand. C'est un Français, le sculpteur Falconnet, qui est l'auteur de ce monument d'aspect saisissant, quoique un peu théâtral. Le fondateur de St-Petersbourg, monté sur un coursier fougueux, semble atteindre le sommet d'une roche élevée et, de là, il regarde avec orgueil la ville



Le Sénat à Petersbourg.

qu'il a fait sortir des marais. Un serpent se faufile entre les jambes du cheval; il symbolise l'envie ou la rébellion, selon les uns, les maléfices des marais malsains domptés par le tzar, selon les autres. Un sabot du cheval lui écrase la tête. Sur le roc, Catherine II fit graver cette inscription: *Petro PRIMO, Catharina SECUNDA*.

Ce socle est en granit rouge de la Finlande. Son transport a coûté plus de trois cents mille francs; il est immense, et encore l'artiste dut le faire diminuer de moitié, de peur que, s'élevant trop haut, le monarque et son cheval ne paraissent

trop petits, malgré leurs dimensions colossales.

Le Sénat russe est l'un des trois grands corps qui se placent immédiatement au-dessous du souverain autocrate. Il eut à l'origine des attributions très étendues, mais que le temps

a beaucoup réduites.

Il est, aujourd'hui, surtout une cour supérieure de justice, particulièrement en matière financière.

C'est aussi le Sénat qui confère les titres de noblesse, ou du moins qui en prépare la collation. C'est lui enfin qui rend exécutoires tous les actes émanés du souverain.

DANS LES GLACES

L'attention publique est ramenée de nouveau vers cet „intangible" Pôle Sud à la découverte duquel la plupart des grandes puissances rivalisent de contribuer. Les expéditions lancées à la conquête de cet inconnu, de cet X si attirant, seront-elles plus heureuses que les précédentes? A coup sûr, Anglais, Français, Allemands, Américains, Suédois, reviendront chargés de lauriers, car les dangers que courent les explorateurs dans les terres antarctiques sont d'occurrence quotidienne.

On sait que M. Borchgrevink, commandant de l'expédition antarctique anglaise de 1899, eût la gloire d'être le premier être humain à fouler aux pieds le sol du continent qui entoure le Pôle Sud. Ses prédécesseurs n'avaient pu aborder que des terres dont les expéditions postérieures reconnurent la situation insulaire.

Ce vaillant explorateur s'était lancé, dès l'année 1896, à la conquête du Pôle Sud. Il accomplit alors une remarquable expédition à bord du baleinier „Antarctic". Les relations de ce voyage ont été publiées. Il n'en est pas de même de la seconde expédition à laquelle on n'a consacré que des comptes rendus écourtés.

Le „GlobeTrotter" doit à un compagnon du vaillant savant, à M. Evans, un récit palpitant sur un des épisodes des plus dramatiques qui marquèrent cette seconde expédition.

M. Borchgrevink, qui avait accompli précédemment de remarquables explorations dans les terres arctiques, y avait appris à connaître le dévouement et l'endurance des Esquimaux et des Lapons. Aussi avait-il engagé à son service deux de ces derniers pour conduire ses attelages de chiens dans son raid vers le Pôle Sud, à travers le continent par lui découvert quatre années auparavant.

Ces deux Lapons, qui portaient respectivement les

noms de Must et de Savio, rendirent à l'expédition des services inappréciables. C'étaient, dans toute la force du terme, des hommes de ressources. Grâce à l'expérience de ces deux enfants du Pôle Nord, les explorateurs échappèrent plusieurs fois à une mort certaine.

Un jour, l'expédition fut assaillie par une de ces effroyables tempêtes de neige qui sévissent si fréquemment dans ces parages désolés. Les chiens, avec leur instinct merveilleux, avaient, en grattant le sol et en aboyant, prévenu leurs maîtres de l'approche du „blizzard". Mais le ciel était si serein que personne, parmi les blancs de l'expédition, ne voulait croire à ces pronostics.

Must et Savio ne s'y trompent pas: ils ont une telle confiance dans leurs chiens! Désobéissant aux ordres de M. Borchgrevink, ils arrêtent leurs traîneaux et commencent aussitôt à dresser la tente. Et comme ils avaient raison! Leur besogne n'était pas achevée qu'une rafale s'abattait sur le camp improvisé, et qu'en moins d'un quart d'heure, chiens et traîneaux étaient ensevelis sous quarante centimètres de neige!

Le froid, en quelques minutes, était devenu si intense que les lits-sacs en peau de renne, que les voyageurs avaient quittés deux heures auparavant, se transformèrent en autant de blocs rigides par la brusque congélation de la vapeur laissée à l'intérieur de ces sacs par leur respiration cutanée et par la chaleur de leurs corps.

C'est en vain qu'ils s'efforcent d'y pénétrer à nouveau pour y attendre la fin de la tempête. Par bonheur, Must et Savio sont gens d'expédients. Ils sifflent leurs chiens qui secouent la couche de neige qui les recouvre pour venir s'allonger sur les lits-sacs. En moins d'un quart d'heure, ceux-ci étaient dégelés et les explorateurs pouvaient s'y blottir.

A quelque temps de là, l'expédition faillit perdre l'un de ces précieux collaborateurs.

Quand les explorateurs étaient en marche, ils s'attachaient entre eux à l'aide d'une corde pour prévenir

les chutes dans les crevasses. Mais Savio, lancé sur la piste d'un phoque, dont il voulait boire le sang chaud, selon l'habitude des Lapons, s'était écarté assez loin du campement, sans autre compagnon qu'un chien.

Tout à coup, le sol manque sous ses pieds : le malheureux n'a pas vu qu'il s'engageait sur une mince couche de glace, sur un „pont” comme disent les alpinistes, sur un pont qui s'écroule en le précipitant au fond d'une crevasse !

Le précipice est profond d'une vingtaine de mètres ; il se termine en un angle aigu où le Lapon, projeté avec force, se trouve pris entre les parois comme dans un étau. Situation compliquée par cette circonstance qu'il est tombé la tête la première, et que tout mouvement lui est interdit pendant les premières minutes.

Mais, là-haut, sur le bord de la crevasse, le fidèle chien hurle son chagrin, et ces cris d'appel rendent à Savio tout son courage, tout son amour de la vie. Il s'agite, se débat, réussit à dégager sa tête de l'étreinte des parois de glace. Enfin, le voici revenu à une position plus normale : la tête en l'air et les pieds en bas !

Ce premier résultat n'est qu'un allègement, n'est qu'un pas vers le salut : comment sortira-t-il de l'abîme ? Comment gravira-t-il ces murailles perpendiculaires, hautes de plus de vingt mètres, et si glissantes que ses forces s'épuisent déjà à vouloir se maintenir droit entre les parois, les pieds appuyés à l'une, les épaules à l'autre ?

Avec le courage du désespoir, il entreprend une tâche gigantesque : il se taillera des marches jusqu'au haut du précipice ! Vingt mètres de parois ! Vingt mètres à gravir en s'arc-boutant du dos sur la muraille glaciale et glissante, en rampant perpendiculairement,

si l'on peut dire, d'une marche vers celle que son couteau vient de tailler !

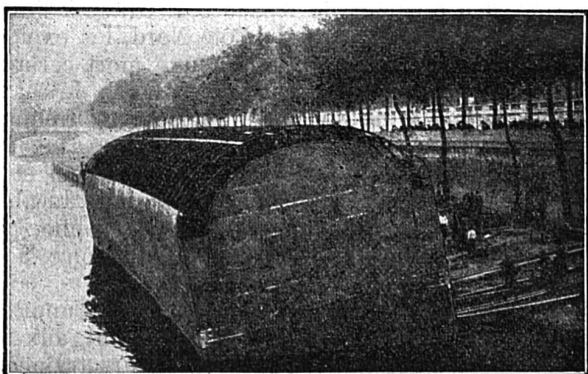
Et il taille, il taille fiévreusement. De là-haut, son chien l'encourage de ses aboiements. Il a déjà taillé huit marches, dix marches : il ne compte plus ! Ses reins sont brisés par le long effort qu'il a dû accomplir depuis plusieurs heures pour se maintenir en équilibre. Et ses mains engourdies par le froid — 28 ou 30 degrés au-dessous de zéro — manquent à tout instant de laisser échapper le couteau...

Le précipice va-t-il le happer de nouveau, l'étreindre jusqu'à la mort entre les deux parois de glace ? L'instinct de la conservation secoue l'étrange apathie qui l'envahit peu à peu. Il n'a plus qu'un suprême effort à tenter ; trois mètres seulement le séparent de l'orifice ; mais à mesure qu'il monte, et combien lentement, combien péniblement, l'ouverture s'évase, et il va lui devenir impossible de continuer son ascension. Pour garder le terrain conquis, il lui faut maintenant plier son corps en deux et donner à ses jambes raidies une position presque horizontale...

Il dira plus tard qu'il lui vint à ce moment un tenace besoin de repos. En butte à l'appel de deux instincts contraires, il ne savait plus s'il continuerait la lutte ou s'il se laisserait retomber au fond de la crevasse pour y attendre l'éternel repos.

Mais jamais il ne pourra conter l'effort final qui l'amena au sommet du glacier. Quand il reprit ses sens, son fidèle chien lui léchait la face, et, dans la pénombre qu'est une nuit antarctique, il aperçut le gouffre béant où il avait senti, pendant des heures, l'effroyable étreinte de la mort.

TALLOIRES.



Phot. Grihadjéoff.

Lancement du grand caisson.

Le caisson qui doit permettre au Métro de passer sous la Seine vient d'être lancé, tel un paquebot ou un cuirassé. L'opération s'est faite sans encombre devant une foule nombreuse. Cette armature, actuellement à claire-voie, solidement bétonnée, formera un tunnel au-dessus duquel la Seine coulera.

BAKOU

Bakou n'était, au XVIII^e siècle, qu'une petite cité d'une douzaine de mille âmes, dont les peuplades guèbres, adoratrices du feu, avaient fait leur ville sainte.

Un Anglais qui voyageait en 1754 au Caucase rapporte que les imaginations des habitants du pays avaient été frappées par l'apparition de flammes surgissant de la fente d'un rocher situé à un mille au Nord-Ouest de Bakou.

Longtemps, on crut que ces flammes sortant du roc constituaient un phénomène surnaturel ; vers 1830 seulement, on s'avisa enfin qu'elles provenaient de gaz de pétrole filtrant à travers le sol.

Pourtant, ce n'est qu'à partir de 1876 qu'on exploita méthodiquement et utilement les immenses ressources de naphte qui forment le sous-sol de Bakou. La cité industrielle n'existe que depuis vingt-cinq ans, depuis l'arrivée dans ce pays de Louis Nobel, le célèbre savant scandinave qui organisa la fabrication et l'exploitation du pétrole dans ces régions.

Bakou est devenu le plus important centre de production de pétrole du vieux continent. Il n'est concurrencé, au point de vue de l'importance de la production que par la Californie, les Etats d'Ohio, du Texas, de Virginie et de Pensylvanie aux Etats-Unis. Sa production annuelle atteint dix millions de tonnes.

Quinze grandes compagnies se partagent cette exploitation. Les plus importantes sont :

La société Nobel, fondée au capital de 15 millions de roubles. Cette société est russe. Elle produit annuellement en moyenne 130 millions de pouds (le poud vaut 32 kil.).

La société Caspienne et Mer Noire (groupe français contrôlé par la maison Rothschild) qu'on appelle, en Russie, Bnito. Son capital est de deux millions de roubles. Production moyenne 38 millions de pouds.

Citons encore la Mantachef et Cie ; la Compagnie Caspienne, la Russian Petroleum, l'European petroleum, la société Aramazd, la société Poubaloff, la société Schibaieff, etc., etc.

Mais, en dehors de ces quinze grandes sociétés, il faut compter la petite industrie. Cinq cents à sept cents petits artisans possédant chacun un moteur, exploitent un ou deux puits avec quatre ou cinq ouvriers. Chose curieuse, ces moteurs marchent, non au pétrole, mais avec du bois comme combustible, ce qui indique suffisamment combien cette petite industrie est arriérée.

Toute cette production est vendue aux raffineries